

Loïc Bourdeau

## AMORES VIOLENTOS Y PASIONES DEVORADORAS EN LA ESCRITURA DE SIMON BOULERICE

Loïc BOURDEAU

University of Louisiana at Lafayette, United States (Estados Unidos)

loic.bourdeau@louisiana.edu

### Resumen

Este trabajo se centra en tres novelas juveniles de Simon Boulerice, un escritor de Quebec – *Les Jérémias* (2009), *Javotte* (2012) y *L'enfant mascara* (2016) – para estudiar la narrativa de las emociones y revelar las estrategias de representación de la adolescencia y su dimensión *queer* (transgresiva y transformadora) de estos textos. La escritura *boulericiana* se basa en la exploración de las emociones, sentimientos y pasiones de los adolescentes (amor, odio, deseo sexual, ansiedades) para dar voz a personajes marginales, a menudo olvidados o silenciados por una gran parte de la producción literaria. En particular, este trabajo analiza el papel de la confesión, la reescritura del cuento, el predominio del cuerpo y cuestiona las normas sociales.

**Palabras clave:** Quebec, queer, cuerpo, juventud, emociones.

## AMOURS VIOLENTS ET PASSIONS DÉVORANTES CHEZ SIMON BOULERICE

### Résumé

Ce travail s'intéresse aux romans *Les Jérémias* (2009), *Javotte* (2012) et *L'enfant mascara* (2016) de Simon Boulerice (Québec) afin de révéler la mise en récit des émotions, les stratégies de représentation de l'adolescence et la portée *queer* (transgressive et transformatrice) de ces textes. L'écriture boulericienne est ancrée dans l'exploration des émotions, des sentiments et des passions adolescentes (amour, haine, désir sexuel, angoisses) pour donner la parole à des personnages marginaux,

souvent oubliés ou tus par une grande partie de la production littéraire. En particulier, ce travail analyse le rôle de la confession, la réécriture du conte, la prédominance du corps, et questionne les normes sociales.

**Mots-clé:** Québec, queer, corps, jeunesse, émotions

## VIOLENT LOVES AND CONSUMING PASSIONS IN THE WORK OF SIMON BOULERICE

### Abstract

This contribution provides a close reading of Quebec author Simon Boulerice's *Les Jérémies* (2009), *Javotte* (2012), and *L'Enfant mascara* (2016) in an attempt to show how emotions and feelings are articulated, how adolescence is depicted, and how these texts are queer, that is, transgressive and transformative. By exploring topics such as love, hatred, sexual desire, and angst, Boulerice gives a voice to marginal characters who are usually non-existent or silenced. In particular, this work looks at the use of confessions, the rewriting of the fairytale, the predominance of bodies, and the questioning of social norms.

**Keywords:** Quebec, queer, bodies, youth, emotions

### Introduction

À travers l'histoire de la littérature de jeunesse émerge toute une histoire de mutations sociales et conceptuelles quant à la place et au statut de l'enfant/adolescent. Dans son ouvrage *La littérature de jeunesse*, Nathalie Prince rend compte de l'émergence d'un genre « qui ne se reconnaît pas à quelque chose, mais à quelqu'un, le destinataire » (Prince, 2010). Dans une telle conjoncture, la problématique principale de l'identification du lecteur (qui est-il/elle ? qui est la jeunesse ?) doit s'accompagner d'un inévitable questionnement sur la dimension éthique de l'écriture. La production du XX<sup>e</sup> siècle (pour ce qui est de l'analyse de Prince) témoigne d'une réflexion sur le dicible et l'indicible, de même qu'un élargissement plus global du champ des possibles : « le texte de jeunesse désormais n'a plus pour obligation d'éduquer l'enfant, notamment moralement, il a pour obligation – et pour devoir – de ne pas le déséduquer, de ne pas lui apprendre ou lui montrer les mauvaises choses » (Prince, 2010). Ceci reste vrai pour la production actuelle. Toutefois de telles notions comme bien et mal sont non

Loïc Bourdeau

seulement arbitraires, mais également teintées par la temporalité dans laquelle elles opèrent. Afin de dépasser cette problématique, le travail philosophique de Geoffroy de Lagasnerie offre une solution, une vision. Partant du postulat que notre monde est mauvais, Lagasnerie convoque chaque écrivain(e), chaque chercheur(euse) pour que la production d'idées soit « susceptible de transformer le monde, de diminuer la quantité générale de violence qui y circule » (Lagasnerie, 2017, p. 13). Il continue : « il s'agit de déterminer quel type de vérité, quel type de savoir, quel type de recherche doivent être produits [...] diffusés, pensés, si l'on souhaite rendre le monde vivable » (Lagasnerie, 2017, p. 13).

L'expression et l'acceptation de la différence et la tolérance font partie de l'« entreprise émancipatrice » et des valeurs véhiculées par Simon Boulerice (Lagasnerie, 2017, p. 32). Né en 1982 à Montréal, ce jeune auteur (dramaturge, poète, metteur en scène, interprète) québécois a fait de la jeunesse une cible privilégiée de ses écrits où s'entrechoquent cruauté, amour, désirs, sexualité, passions et émotions. Lui qui « déteste par dessus tout la normalité, avec ses carcans et ses interdits » (Petrowski, 2012) s'inscrit dans la lignée d'auteurs comme « Robert Cormier, un auteur américain, [qui] n'hésite pas à décrire dans les livres qualifiés de « forts » des scènes d'extrême violence (violence du corps, de l'esprit, du langage, etc. » (Prince, 2010). Si Boulerice n'a « aucune doctrine à faire passer » (Prince, 2010), ses récits donnent néanmoins la parole à des personnages adolescents marginaux souvent oubliés ou tus par une grande partie de la production littéraire. Ainsi s'avère-t-il un puissant miroir du réel, dans toute sa diversité. A travers *Les Jérémiades*, *Javotte* et *L'enfant mascara* apparaît également le penchant de l'écrivain pour l'empathie ; « [l]a faculté de se mettre à la place de l'autre est à ses yeux une valeur essentielle, voire l'essence même de l'humanité » (Petrowski, 2012). L'empathie n'est-elle pas le plus efficace moyen d'élargir les horizons, de faire changer les opinions ? En se penchant sur trois récits où chaque personnage principal fait face à l'amour obsessionnel, cette contribution met en lumière la mise en récit des émotions, les stratégies de représentation de l'adolescence et la portée *queer* (transgressive et transformatrice) de l'écriture boulericienne.

### Confessions intimes

Dans son étude sur l'adolescence et le corps, Ivan Darrault-Harris note :

## Amours violents et passions dévorantes chez Simon Boulerice

L'adolescence proprement dite, celle de la période pubertaire, est le théâtre d'un événement exceptionnel et inédit, la mutation remarquable du corps sur fond de croissance discontinue (pour la première fois) et dysharmonique (les membres croissent par exemple plus vite que le torse). Les adolescents sont donc des mutants corporels, soumis au deuil du corps infantile et à la nécessité de faire sien un corps nouveau, imprévisible, incontrôlable, bien souvent non conforme au corps rêvé. Et leur espace psychique est lui aussi soumis à des transformations radicales (Darrault-Harris, 2011, p. 93).

Toutes les prémices de l'œuvre boulericienne sont emboîtées ici : une période de mutation inédite, inconnue, qui engendre son lot de bouleversements à tous les niveaux. Les mots et expressions tels que « théâtre », « remarquable », « deuil », « faire sien », ou « non conforme » constituent l'essence des trois personnages principaux, trois êtres marginaux, en proie à leurs pulsions et désirs dans une société qui rejette les pratiques transgressives. Performer son identité en faisant fi des prescriptions et normes sociales, être témoin de la/sa mort, refuser d'être un individu banal, voilà ce qui unit Jérémie, Javotte et Larry/Leticia.

*Les Jérémiades* raconte l'histoire d'un jeune garçon de 9 ans fou amoureux d'un adolescent roux de 15 ans, Arthur ; « c'est la version de Jérémie qu'on aura » (Laurin, 2009). D'abord réciproque et intense, l'amour s'essouffle (pour Arthur), l'obsession de Jérémie s'aggrave et donne lieu à une fin tragique. Dans *Javotte*, la mort est au commencement de tout : un accident de voiture dans laquelle un père et sa fille « se chamaillent gentiment, ils rigolent, complices. Et bang [...] Le père n'en sortira pas indemne » (Laurin, 2012). Âgée de 17 ans, Javotte, mal dans son corps et dans sa tête, se venge sur sa famille et ses camarades d'école. Finalement, *L'enfant mascara* s'inspire d'une histoire vraie : le meurtre de Larry/Leticia, « un adolescent gras et efféminé, issue d'un milieu défavorisé et fils manqué d'un père violent » (Boulangier, 2016) tué(e) par le jeune adolescent qu'il aimait éperdument. Les liens de consanguinité littéraire entre ces trois textes se trouvent avant tout dans la mise en scène de l'écriture de l'intime, de l'émotion. En effet, Boulerice fait le choix de formes propices à l'introspection psychologique, et par là, à l'énonciation de sentiments sans filtre ni médiation. Le recours à la première personne du singulier dès le début de chaque texte (« Il m'est arrivé... » (Boulerice, 2009, p. 7), « mes deux pieds... » (Boulerice, 2012, p. 11), « Je pense tout de suite... » (Boulerice, 2012, p. 11)) enclenche un processus quasi-confessionnel où les héros commencent à se livrer, et surtout à livrer la part la plus obscure d'eux-mêmes. Face à un personnage sans honte ni retenue, le lecteur accepte la parole adolescente en tant que vérité, avec laquelle il/elle peut s'identifier, dans la mesure où même

Loïc Bourdeau

l'extrapolation (ou dramatisation) révèle des émotions sous-jacentes indéniables.

Chez Boulerice (et dans ces trois textes plus particulièrement), le recours à la thématique du deuil permet de faire naître le récit et d'y exprimer une multitude de sentiments souvent hyperboliques. Si la mort n'est pas énoncée explicitement dès le début des *Jérémiades* (contrairement aux deux autres textes où elle est frontale), l'auteur met en place toute la trame narrative et fait allusion à la fin :

Il m'est arrivé de coller ma gomme à mâcher en boule, dans l'une de mes narines, et de paniquer avec sincérité, ne pouvant plus la retirer de l'endroit fâcheux. Je me rappelle bien de la peur de la savoir là, cette gomme [...] J'ai cru perdre l'odorat, perdre ma dignité et perdre la vie [...] Avant d'aller plus loin, je dois dire que je n'ai aucun scrupule et que je n'ai pas honte de quoi que ce soit. Je perçois l'honnêteté comme une vertu [...] Alors je commence : Arthur. J'ai tout dit. Tout est là. Tout est dans Arthur : ma félicité comme ma perte. ARTHUR [...] J'avais neuf ans quand Arthur est entré dans ma vie (Boulerice, 2009, pp. 7-9).

Le « je » masculin (Jérémie) propose un mouvement analeptique à la découverte d'une histoire sentimentale entre Arthur et lui-même, accordant au récit une potentielle dimension homoérotique normalisée (et confirmée peu après). Je parle de normalisation dans ce que ni le narrateur ou ni l'auteur ne fait cas de cette attirance (Bourdeau, 2016). « Dès les premières pages [...] on entre dans un univers tout à fait particulier, singulier » (Laurin, 2009) où le concept de normalité est revisité. Le retour en arrière, l'emploi de l'imparfait et la répétition du prénom dénotent une expérience de vie mémorable : les lettres capitales attestent de son impact, sa marque sur le narrateur. La juxtaposition de l'histoire de la gomme à mâcher avec le souvenir du garçon n'est pas anodine non plus et laisse présager d'un lien étroit, voire fatal, entre cet acte initial et ce garçon. A juste titre, Jérémie, dans un élan d'amour non réciproque, finit par étouffer Arthur avec de la gomme dans le nez. *Les Jérémiades* positionne donc le deuil comme moment paroxystique vers lequel tendent toutes les expériences et émotions du récit. Ainsi, l'accumulation de sentiments engendre la mort et la mort engendre l'écriture. Le choix de la confession posthume et le caractère honnête du narrateur annoncent « une véritable épaisseur psychologique [...] une personnalité unique » (Prince, 2010).

En ce qui concerne Javotte, la mort du père a lieu dès le premier chapitre mais il faut attendre le troisième pour que la narratrice en prenne vraiment conscience : « Il faut se rendre à l'évidence : la mascarade du père s'éternise. Il ne revient pas. La mascarade est une réalité. Mon père est mort en

## Amours violents et passions dévorantes chez Simon Boulerice

cherchant à me divertir. Mon filou s’est cassé le cou pour quelques rires » (Boulerice, 2012, p. 14). Avant cela, la jeune adolescente s’inquiète surtout que « [s]es deux pieds ont cassé en deux » (p. 11) et que « [s]on tube de rouge s’est vidé sur [s]a robe blanche à la hauteur de [s]on sexe [...] On dira dans les corridors derrière [elle] : “Javotte, la menstruée !” » (p. 12) Contrairement à Jérémie qui raconte son histoire *a posteriori*, Javotte se confie au jour le jour. La brièveté des chapitres (79 au total, pour 190 pages environ) fait écho au journal intime où l’on couche chaque soir les moments marquants de la journée. La hiérarchisation des événements et la prépondérance des « je » entraînent le lecteur au cœur même de la psyché de Javotte : un personnage narcissique, qui ne peut toutefois échapper au processus de deuil. Dans son travail sur le sujet, Freud définit « le travail qu’accomplit le deuil » en tant que « l’épreuve de réalité a montré que l’objet aimé n’existe plus et édicte l’exigence de retirer toute la libido des liens qui la retiennent à cet objet » (Freud, 2004, p. 8). Pour celle qui aimait tant son père, ce travail, sa possible culpabilité et le refus d’acceptation la mènent à « répandre le mal autour d’elle pour se faire remarquer » (Dumais, 2012) ; « [s]a vengeance est prête à faire de véritables ravages » (Boulerice, 2012, p. 20), car après tout : « Mon père est mort, alors ma vie ne pourra être qu’un gâchis » (Laurin, 2012).

Enfin, *L’enfant mascara* s’ouvre en premier lieu sur une citation, un article de journal relatant le meurtre de Larry/Leticia King dans un collège en Californie : l’événement qui a inspiré le récit. Le premier chapitre, intitulé « Je suis venu(e) te dire que je t’aime » positionne le récit fictionnel la veille du meurtre et en donne la raison dès la première ligne : « C’est Averi qui lance l’idée du Valentine Day Game. Il s’agit d’aller signifier notre intérêt à la personne que nous trouvons la plus belle. Je pense tout de suite à toi. Ça va de soi. » (Boulerice, 2016, p. 11) Finalement, le chapitre se referme sur :

[...] je viens te dire que je t’aime. Je le crie sur tous tes toits.  
C’est ça le jeu et c’est ça ma vérité.  
Demain, tu me tireras deux balles dans la tête à bout portant et ça me tuera. Tu auras mal pris mon amour, j’imagine.  
Tu peux prendre ce qui suit comme le journal de mon amour pour toi. Ou l’objet de ta haine pour moi. A ta guise. Tu es libre.  
Moi, je suis mort(e). Je ne suis qu’un(e) amoureux(euse) résolument mort(e) (Boulerice, 2016, p. 13).

L’ajout initial du « (e) » et les autres formes féminines marquent l’ambiguïté du personnage principal – une ambiguïté acceptée sans conteste, tout comme la dimension homoérotique des *Jérémiades*.

Loïc Bourdeau

Toutefois, si l'homosexualité n'entre pas vraiment en cause dans la mort d'Arthur, il s'agit bien de la transidentité de Larry/Leticia qui engendre le meurtre. Ce « journal de [s]on amour » conduit à un processus similaire d'introspection dans la psychologie du personnage, à la différence qu'il s'adresse directement à son bourreau : « tu peux », « ta haine », « tu es libre » (Boulerice, 2016, p. 13). Dans ce sens, la proximité entre victime et meurtrier permet au lecteur d'être témoin de toute l'intimité de la relation. Et cette relation s'avère également singulière, puisque par delà la mort l'amour persiste, sans colère ni rancune. Celui qui a subi l'acte fatale semble abandonner son agentivité et laisse le choix à l'autre de définir son histoire/sa mort : « Tu peux prendre ce qui suit... ». Si la modalisation avec « pouvoir » réitère son statut de victime, il témoigne à nouveau d'un amour inconditionnel.

Dans les trois cas – et de manière plus évidente dans *Javotte*, « une sorte de pré-Cendrillon » (Laurin, 2012) –, les récits boulericiens se constituent selon le modèle classique du conte<sup>1</sup>. A juste titre, « nombre de contes de fées commencent avec la mort d'une mère ou d'un père ; dans ces récits la mort du parent crée les problèmes les plus agonistiques, tout comme c'en est le cas dans la vraie vie » (Bettelheim, 1989, p. 8). Ce faisant, cette structure « permet à l'enfant de comprendre le problème dans sa forme la plus essentielle, là où une intrigue plus complexe s'avèrerait déroutante » (p. 8). Parent ou personne aimée, les intrigues des trois romans sont en effet concentrées, par delà la mort, sur des déclarations d'amour et tout l'impact sur le narrateur/la narratrice. Cependant, si la forme fait écho au conte, l'auteur apporte des variations, telles que, dans *L'enfant mascara*, l'inclusion de témoignages officiels (“Verbatim de Miguel Diaz” (Boulerice, 2016, p. 143) et des poèmes (“Hélium” (p. 20)) qui entrecourent les chapitres. En ce qui concerne la moralité et la binarité, Boulerice joue avec le trouble et les paradoxes. Selon le modèle classique :

Les personnages de contes de fées ne sont pas ambivalents – pas bons et mauvais à la fois, comme nous le sommes tous dans la réalité. Mais puisque la polarisation domine l'esprit de l'enfant, il domine aussi les contes. Une personne est soit bonne soit mauvaise, pas entre les deux. Un frère est stupide, l'autre est intelligent. Une sœur est vertueuse et travailleuse, les autres sont viles et paresseuses. Une est belle, les autres sont moches [...] Présenter les polarités de caractère permet à l'enfant de comprendre facilement les différences entre les deux. (Bettelheim, 1989, p. 9)

Le lectorat de Boulerice est certes plus adolescent, d'où le choix et la possibilité de l'exposer à plus

<sup>1</sup> *Javotte* en est une référence directe ; la structure du récit y fait aussi écho puisqu'elle est jalouse de la belle Carolane, va au bal et y perd une chaussure.

## Amours violents et passions dévorantes chez Simon Boulerice

de nuances, mais il s'agit en priorité d'un attachement de l'auteur à faire le portrait du réel : « Je suis cru comme la vie » (Bourdeau, 2016). Et quoi de plus ambigu, de plus nuancé, changeant, polarisé et polarisant que l'amour ?

**Je t'aime, moi non plus**

J'étais célébré sans que ce soit mon anniversaire. Une relation amoureuse s'était enclenchée. Arthur et Jérémie. ARTHUR. Un prénom hors-saison. Hors époque. Le prénom de mon grand-père paternel. JÉRÉMIE. Un prénom de mon temps. J'étais le petit garçon typique des années 1990 qui allait connaître une histoire d'amour d'une autre époque. Et j'eus dix ans. Le 1<sup>er</sup> octobre, quelques jours après. Avec Arthur dans ma vie, je prenais rapidement de la maturité et de l'expérience de vie.

Petit bonhomme, si tes camarades rient de toi, je les tuerais. C'est simple, non ?

[...]

On ne rit pas de moi.

Alors, je ne tuerais personne. Alors je vais pouvoir passer toute ma vie avec toi ; je n'irai pas en prison. (Boulerice, 2009, p. 24)

Notre voisin, Luc Harvey le magnifique qui joue perpétuellement au basketball, vient chercher le ballon qui a roulé jusqu'à moi, dans la rue. Luc est le garçon le plus pertinent que je connaisse, pour ce qui est de la beauté physique [...] Il se gratte la clavicule et c'est la plus belle chose que j'ai vue de ma vie. (Boulerice, 2012, p. 26)

Le matin, quand je vais vers ma case, en faisant torsader le sac de mon lunch dans ma main, je sais ce qui m'attend : toi, dans le portrait, devant ton casier en périphérie du mien. Quand je marche vers toi, je sautille. L'euphorie, ça sort de moi comme ça. C'est une évidence ... (Boulerice, 2016, p. 17)

Trois extraits pour mettre en lumière les prémices de l'amour et souligner, plus précisément, l'effet transformateur et euphorisant qu'a chaque objet de désir sur chaque narrateur/narratrice. Tandis que les sentiments de deuil, d'ennui, et de solitude prédominent le début du récit et leur vie respective, la perspective amoureuse s'accompagne d'un lexique mélioratif : « célébrer », « toute ma vie », « magnifique », « beauté », « plus belle chose », « sautiller », « euphorie ». A travers cette structure où l'être aimé représente une rupture avec une vie peu enviable et où tout prend une dimension superlative, Jérémie, Javotte et Larry/Leticia se positionnent en bas de l'échelle d'adoration ; ils regardent vers le haut. Boulerice peint ainsi des relations en contre-plongée où le narrateur/la narratrice lève les yeux vers celui qui, *de facto*, se retrouve presque omnipotent, dominant. Même s'il semble y avoir un semblant d'égalité et de réciprocité pour Jérémie et Arthur, le premier reste celui qui est réellement transformé (« maturité », « expérience ») et qui a besoin de protection. Lorsque la balance de l'amour penche plus d'un côté que de l'autre, qu'un déficit d'amour se fait ressentir, des stratégies de compensation s'organisent.



Loïc Bourdeau

Pour les trois personnages principaux, une première forme de compensation opère dans le surplus ou la surproduction d'amour ; l'obsession envahit le récit, avec son lot d'hyperbole et de souffrance, qui résulte souvent en une inversion des valeurs : le laid devient beau, le mal devient bien, etc. Dans *L'enfant mascara*, le sale fait l'objet d'une fascination singulière et exsude de beauté :

Je te vois faire sans que tu me voies faire.

Tu mets le doigt dans l'engrenage de ton nez. Tu commences un projet laborieux, méticuleux. Tu fouilles. Tu tournes comme on tourne une clef dans une serrure. Tu cherches un trésor. Tu le trouves. Je le vois dans tes yeux d'Eureka, tes yeux qui gobent tout l'air comme une bouche ouverte. Tes yeux de j'ai-trouvé-mon-trésor. Tu extrais le doigt de ton coffre nasal. Sur ton index victorieux brille une gale. Une gale rose et noire que tu portes à ta langue. Tu avales la gale et tes yeux d'Eureka se calment le pompon [...] Ta gale goûte bon. C'est ce que je me dis en regardant ta sérénité. En la jalosant, cette sérénité. Tu me donnes presque envie de te débusquer les trésors de mon nez. (Boulerice, 2016, 104)

Face à cette description, le lecteur peut ressentir à la fois du dégoût et de la fascination. En détaillant si précisément une scène tout aussi banale qu'abjecte, l'auteur met en mots et en lumière la portée d'un amour sans limite où tout ce que le « tu/toi » fait est hypnotique et se transforme en « trésor ». Javotte fait une expérience similaire – quoique non abjecte – devant le poignet et le bracelet de Luc : « Le bracelet de Luc tombe jusqu'à sa paume. C'est une chute érotique [...] Il s'éloigne, alors que je n'ai rien dit. Pas de "merci" pas de "Je suis prête à mourir pour toucher ton bracelet de métal et ta paume de main en dessous" » (Boulerice, 2012, p. 48). Les mouvements de l'être désiré sont disséqués, analysés, procurant autant d'envie que de frustration. Une dynamique quasi-addictive s'installe où il en faut toujours plus et le manque engendre la folie ou la paranoïa. Par exemple, inquiet de ne trouver Arthur chez lui comme à l'accoutumée, Jérémie « dress[e] une liste de possibilités » (Boulerice, 2009, p. 74), d'explications : « Un chauffard [...] a fauché la vie de mon amoureux », « il s'est fêlé le crane », « il s'est suicidé » (p. 75). Que ce soit le registre tragique ou la fascination totale, ces trois comportements reflètent un investissement émotionnel à sens unique. Et, puisque l'obsession ne comble pas le vide d'amour, le narrateur/la narratrice se sent coupablement insuffisant. Il faut devenir autre.

Avant de s'intéresser aux textes en tant que miroir de structures sociales contemporaines, il convient d'analyser comment la problématique du devenir autre a lieu d'abord à travers un changement de préférences personnelles, comme en témoigne *Les Jérémiades* :

## Amours violents et passions dévorantes chez Simon Boulerice

Lorsqu'il mangeait une palette de chocolat, Arthur n'en consommait que la moitié. Le reste, il le râpait. Arthur avait toujours des râpures de chocolat dans un petit sac ziploc qu'il portait sur lui [...] Il saupoudrait le chocolat sur la plupart de ses repas [...] C'est un novembre qu'il m'a communiqué cette étrange habitude. [...] Le goût était infect, mais je naissais. Je finis moi aussi par conserver toujours sur moi un petit ziploc de chocolat râpé [...] j'apprenais à devenir quelqu'un d'autre.

[...]

- Ça goûte bon, non ?

- Il me semble, oui.

- Il te semble ou tu es certain ?

- Je suis certain. Ça goûte très bon (Boulerice, 2009, pp. 32-33).

Pour plaire à l'autre, le narrateur/la narratrice dépasse sa subjectivité et ses plaisirs<sup>2</sup>. La juxtaposition oppositionnelle dans « Le goût était infect, *mais* je naissais » (je souligne) représente le noyau de toute la relation où l'un change et s'adapte, ou comme Javotte le note à propos d'un de ses partenaires sexuels : « Je vais directement à sa queue. Je me rue sur sa verge de festivités. Son plaisir avant mon plaisir » (Boulerice, 2012, p. 103). Dans une telle dynamique où chaque narrateur/narratrice abandonne son agentivité au profit de l'objet désiré, les thématiques du pouvoir et de la violence émergent. Dans la réalité québécoise actuelle, selon Francine Bernèche pour L'institut de la statistique du Québec, en 2010 et 2011 :

Environ la moitié des élèves fréquentant une école secondaire au Québec (49% des garçons et 53% des filles) sont sortis avec quelqu'un [...] au cours des 12 derniers mois. Dans le contexte de leurs relations amoureuses, 30% de ces jeunes ont subi au moins une forme de violence de la part de leur partenaire et 25% en ont infligé. (Bernèche, 2014, p. 4)

Les récits boulericiens sont intimement ancrés dans notre temps et la complexité des désirs et des émotions. Comme le remarquent les statistiques, la violence fait partie intégrante des relations amoureuses. Pour le lecteur, les textes offrent donc une perspective d'identification, pouvoir exprimer des sentiments plus ou moins honteux, car non éthiques. Boulerice ne justifie pas la violence envers l'autre mais retranscrit plutôt la violence de l'amour sur soi<sup>3</sup>. En effet, les trois personnages se retrouvent

2 À d'autres occasions, Arthur commente l'hygiène de Jérémie ; celui-ci prend les remarques à cœur et s'empresse de réparer ses soi-disant erreurs : « - Tu t'es brossé les dents avant de m'embrasser ? – Je reviens. » (Boulerice, 2009, p. 61) ou « - Ton savon sent bizarre. Je n'étais pas d'accord. Je ne pouvais pas sentir mauvais [...] Je rentrai chez moi pour le souper. Je jetai mon savon. Avec mes économies, je m'achèterai une barre décente et réellement revigorante. » (pp. 62-63)

3 L'auteur s'inspire également de son expérience personnelle. Il remarque : « Les auteurs qui m'ont le plus touché ont toujours été ceux qui faisaient fi de la moralité consensuelle. Moi, enfant prépubère, j'éprouvais des désirs violents pour les hommes et des ados. Si on m'avait offert l'occasion de concrétiser ce désir, je l'aurais fait. Or, à défaut de l'avoir vécu, je l'ai fantasmé. Je n'avais aucune peur à transcrire ces vieux fantasmes, car ils sont mes fondations (et j'ai la chance d'être serein avec ma genèse). Les réactions offusquées, je les accueille avec détachement, par un haussement d'épaules. J'ai cherché à capturer la vieille pureté des désirs primitifs, et j'ai été surpris – mais peut-être aussi jaloux – des nombreux lecteurs m'ayant écrit pour me dire que j'avais retranscrit une partie de leur enfance. Le désir, chez eux, avait été consommé. » (Bourdeau, 2016)

Loïc Bourdeau

victimes de leur passion ; tous sont violentés dans l'espoir d'un quelconque signe d'affection. Si Jérémie est aveugle face à la violence d'Arthur (« Malgré sa naissante rudesse, mon amoureux prenait soin de moi » (Boulerice, 2009, p. 65)) et que Javotte attend, immobile d'être battue par un ancien amant (« Il vient pour me régler mon compte. Je vais docilement à mon bourreau. [...] Je regarde les yeux de mon meurtrier. Je suis prête » (Boulerice, 2012, p. 171)), c'est Larry/Leticia qui identifie et nomme le trouble :

Je ne suis jamais allé à Stockholm. C'est en Suède, ça, Stockholm. Un pays beaucoup plus frette qu'ici. J'ai beau n'y avoir jamais mis les pieds, Stockholm n'a plus de secret pour moi : je me suis autodiagnostiqué victime du syndrome de Stockholm.

Wikipédia dit que c'est un syndrome qui désigne "la propension des otages partageant longtemps la vie de leurs geôliers à développer une empathie, voire une sympathie, ou une contagion émotionnelle avec ces derniers." Brandon, tu n'es pas mon geôlier et je ne suis pas ton otage, mais tu me comprends. Tu es dur avec moi. J'aime écrire *Tu aimes me taquiner*. Mais c'est bien plus que ça. Tu aimes me ridiculiser, me rabaisser. Et malgré tout, mon amour pour toi est intact. Je suis capable de gratter sous l'apparence, moi. Je sais que tu es bon, en dessous de ton anorak ou ton hoodie bleu royal.

Tu es mon superbe bourreau. Je suis pris de bouffées d'empathie pour toi. (Boulerice, 2016, pp. 108-109)

Syndrome de Stockholm : l'expression est énoncée, explicitée. En plus de mettre en scène trois personnages en proie à des sentiments opposés, Boulerice prend soin de définir les complexités, par l'intermédiaire d'une référence à Wikipédia, à des fins didactiques/pédagogiques. Et il semblerait que l'acte de nomination s'avère plutôt positif, puisqu'il rend un certain pouvoir à la victime. Consciente de sa soumission affective, prête à tout souffrir, Larry/Leticia rejette toutefois la dynamique geôlier-otage et montre qu'elle connaît et comprend Brandon. En tuant Arthur, dans un accès de folie, Jérémie s'érige aussi et enfin contre toutes les critiques subies (« Je ne suis pas un laideron. OK ? » (Boulerice, 2009, p. 142)) et tente de le convaincre de revenir ensemble, comme avant (« tu vas redevenir bon avec moi » (p. 148)). Au-delà de la fiction, les trois romans posent la question de l'environnement et des modèles amoureux, familiaux ou sociaux, dans la mesure où le contexte de chacun participe indéniablement de leur conception du couple.

### **(Ré-)Écrire l'histoire**

L'écriture dans l'œuvre de Simon Boulerice – bien que non moralisante – sert à présenter (faire accepter ?) une diversité d'expériences de vie, à mettre en scène toutes les difficultés et tous les malaises des jeunes. En effet, la période d'adolescence, caractérisée par une mutation de l'être, implique un changement identitaire inédit, bouleversant, ou il s'agit sinon d'un changement radical d'une

## Amours violents et passions dévorantes chez Simon Boulerice

construction nouvelle de l'individualité. Par un travail de socialisation, d'identification et de répétition, l'enfant/adolescent donne forme à sa subjectivité. Il apparaît que Jérémie (et Arthur), Javotte, et Larry/Léticia sont tous issus de familles plutôt peu investies dans leur éducation. Les parents de Jérémie le laissent se rendre chez Arthur à sa guise. Quant à ce dernier: « [s]es parents ne sont jamais là. Ils travaillent loin de Saint-Rémi. A Montréal » (Boulerice, 2009, p. 15), il est ainsi « souvent seul dans un grande maison » (p. 16). Le père de Javotte est mort, sa « maman demeure lointaine et rigide » (Boulerice, 2012, p. 19) et ne représente pas un modèle désirable : « Je ne reproduirai pas le désastre de ma mère. Je serai une réussite » (p. 21). Finalement, Larry/Leticia évolue dans un milieu défavorisé (« Nous faisons [du shopping dans] les Salvation Army » (Boulerice, 2016, p. 43)) et est battu par son père : « Maman est une femme sensible [...] elle pleure pour une étonnante variété de raisons » (p. 28) et « Papa s'acharne plus sur moi que sur Rocky [le frère] » (p. 30). Si, pour une majorité, « [e]n raison de leur dépendance à l'égard des adultes, les enfants entretiennent des liens constants avec eux » (Court, 2017, p. 49), les trois protagonistes sont plutôt éloignés des adultes de leur vie. Néanmoins, les dynamiques de couple et les émotions jouent certainement un rôle dans l'acceptation ou banalisation de la violence. En remplacement de ces modèles, les productions culturelles (la télévision surtout) et l'école deviennent des vecteurs majeurs de normes. D'un point de vue sociologique, « [u]ne première caractéristique des sociabilités enfantines est qu'elles se développent de manière privilégiée entre camarade de même sexe » (p. 56), de même que les différents jeux servent à « assurer la reproduction d'un certain nombre de dominations, au premier rang desquelles la domination masculine » (Lignier et Pagis, 2017, p. 186). Il n'est donc pas étonnant de voir la violence que subissent les trois personnages principaux, tous soumis à cette domination masculine. Même Jérémie construit sa subjectivité à travers un prisme de fille pour correspondre à l'idée de passivité et de dépendance envers le garçon. Pour cet enfant de 10 ans, la télévision transmet cette structure : « Nous fûmes liés comme Patrick Swayze et Demi Moore dans *Ghost* [...] moi, incrédule comme Moore » (Boulerice, 2009, p. 15), « J'avais Popeye devant moi. Je serai Olive. » (p. 18), « Je me pris un peu trop pour Cendrillon » (p. 20), « Je me serais pris pour Bette Davis » (p. 21), « J'étais une pute heureuse » (p. 43), « J'étais un garçon menstrué, j'en étais certain » (p. 46). Ce florilège d'exemples rend compte de la binarité des relations amoureuses disponibles dans les médias. En s'érigeant comme la norme sociale naturelle, elle oblige l'être marginal à se questionner sur son identité : s'il n'est pas l'un, il est l'autre ; s'il est amoureux

Loïc Bourdeau

d'un garçon, alors il est une fille. L'école, lieu de ségrégation initiale, renforce d'ailleurs les préjugés sur ceux qui dévient des attentes et s'intéressent à l'autre sexe, quand ils devraient rester avec leurs pairs : « les filles sont considérées comme des “garçons manqués”, les garçons comme des “ffilles” ou des “tapettes” (Court, 2017, p. 57).

En plus de donner une voix à ces familles en trouble, à ces adolescents souffrants par amour, les trois romans s'attachent à mettre en lumière l'adolescence à travers d'autres problématiques essentielles telles que la relation au corps, les maladies et la gestion de sa différence. Chacun tente de « trouver sa place dans une société du paraître, du superficiel, de la beauté plastique » (Laurin, 2012). L'acceptation par l'autre semble passer avant tout par un corps mince. Les trois personnages sont obsédés par leur poids et/ou leur physique. Pour Jérémie, sa « sveltesse [l]e quittait, [l']abandonnait sur la pointe des pieds » (Boulerice, 2009, p. 88), tandis que Larry/Leticia, « rendu gras comme un voleur » (Boulerice, 2016, p. 21), se met au régime et au sport pour « redevenir beau et svelte » (p. 22). Javotte est sans doute la plus obsédée par son apparence. Après l'accident de voiture et le retrait de ses plâtres elle « recommence à [s]e faire vomir [...] pour avoir la conscience tranquille et le ventre plus plat » (Boulerice, 2012, p. 21) ; elle a même de « l'argent prévu pour [s]a rhinoplastie » (p. 37). Ce rejet du corps gros dénote non seulement un impératif social de perfection, mais « comme le suggère l'association spontanée aux “gros mots”, il s'agit aussi d'un dégoût du *grossier*, d'une dégradation morale au nom d'un manquement supposé au raffinement, en général » (Lignier et Pagis, 2017, pp. 190-191). Pour ces jeunes, le corps devient ainsi le stigma de leur milieu social dont ils veulent s'extirper. Jérémie « devien[t] beau sur les épaules d'un adolescent populaire » (Boulerice, 2009, p. 23), Javotte prend des bains aux fraises « [p]our faire comme Joséphine. C'était la femme de Napoléon » (Boulerice, 2012, p. 25) et Larry/Leticia « joue devant le miroir dans [s]a toute petite chambre » (Boulerice, 2016, p. 53) à imiter les plus grandes actrices d'Hollywood. Le lexique hyperbolique de l'hygiène s'insert aussi dans une délimitation des strates sociales : « les barrières hygiéniques ainsi tracées [sale vs propre] recourent très largement, et font exister, en les signifiant par le dégoût, des frontières sociales » (Lignier et Pagis, 2017, p. 184). Les adolescents de Boulerice adhèrent à ce système, ou du moins en sont le miroir : Jérémie s'achète un nouveau savon, Javotte, elle, passe son temps à faire des bains de bouches : « Ce soir, je me brosserai les dents. L'odeur de menthe remplacera le Pepsi sur mes dents

## Amours violents et passions dévorantes chez Simon Boulerice

et mon appareil dentaire. Et au lit, je tapoterai mon oreiller synthétique avant de me coucher. Comme ça. Juste pour sentir que j'appartiens à une autre époque. Juste pour avoir une dimension royale. » (Boulerice, 2012, p. 22).

Dans le même temps, Boulerice transgresse les codes et binarités pour mettre en avant les émotions. L'épisode du grattage de nez susmentionné atteste d'un renversement de l'acceptable et de l'inacceptable, et plus largement, des paradoxes de l'enfance/adolescence<sup>4</sup>. Alors qu'elle s'est infiltrée dans la chambre de Luc, Javotte raconte : « Je cherche des caleçons usagés. Je fouille dans le panier à linge sale. Je trouve ce que je veux. Je me mets à pleurer, le visage enfoncé dans un Calvin Klein, pensant à Luc [...] Je reste un temps, le visage enfoui dans le boxer sale » (Boulerice, 2012, p. 47). A travers ces exemples<sup>5</sup> – le jeu de l'auteur à détourner les comportements acceptés, les pratiques transgressives – les trois récits atteignent une portée queer, c'est-à-dire que l'écriture remet en question ou déstabilise les normes, les identités (sexuées, genrées) et dérangent les idéologies dominantes<sup>6</sup>. Parler et faire parler des êtres marginaux qui ont des désirs hors-normes (ou du moins tus socialement) est une première pratique transgressive et transformatrice dont la littérature de jeunesse a besoin. Dans le collectif *Diversity in Youth Literature*, Jamie Campbell Naidoo observe :

Malgré leur présence dans de nombreuses régions des États-Unis, les familles arc-en-ciel sont fréquemment absentes du monde de la littérature pour enfants. Les livres pour enfants dépeignent souvent des familles nucléaires (maman et papa) ou hétérosexuelles, ignorant le nombre croissant de foyers avec des parents du même sexe, bisexuels, et transgenres. (Campbell Naidoo, 2013, p. 165)

Avoir accès à des textes mettant en mots des histoires ou familles singulières, des livres comme ceux de Boulerice « peuvent être utiles pour normaliser les expériences » (p. 167) ; « ces livres peuvent aider les enfants à mieux se comprendre, à comprendre leurs parents et les aider dans leur développement identitaire » (p. 167). Au risque de penser que ces textes ne seraient utiles qu'à ces

4 Pour Larry/Leticia, ce sont les aisselles de Brandon qui excite ses sens : « Mon odorat ne sera plus jamais le même : au vestiaire, j'ai accès à ton tee-shirt suspendu à un crochet, sans surveillance. J'y plonge naturellement le nez et désapprends tout mon bagage olfactif. Le muguet a finalement peu de valeur, les roses encore moins. » (Boulerice, 2016 p. 75)

5 Un autre épisode marquant sert à déconstruire les croyances et préjugés : Javotte est exposé au VIH lors d'un rapport sexuel avec son amant, Stéphane, père d'une de ses camarades de classe. Souvent liée à la communauté gay, cette infection est ici placée dans un contexte hétérosexuel : « J'ai le ventre qui va fendre. C'est les effets de la trithérapie. J'avais été prévenue. » (Boulerice, 2012, p. 110)

6 Le queer, c'est aussi accepter de ne pas définir, car définir crée des limitations. Dans ce sens, les expériences de vie des personnages sont pleines de paradoxes, d'oppositions, de contre-sens, mais « [t]enter de cesser de comprendre est un exercice d'enfance » (Droit, 2017, p. 121), et ainsi le ressenti prend le dessus sur les processus de hiérarchisation.

Loïc Bourdeau

individus « arc-en-ciel », cela serait omettre la dimension pédagogique qui produit un monde meilleur, plus inclusif<sup>7</sup>. Ici, l'auteur parvient à s'adresser à tout le monde grâce à l'universalité des sentiments et du malaise de l'âge.

## Conclusion

Dans mon entretien avec Simon Boulerice, celui-ci explique à propos de son travail :

La plupart de mes livres traitent de cruauté et d'obsession sexuelle, car ce sont mes premières pulsions. Je suis un gars doux et gentil, mais d'aussi loin que je me rappelle, je m'imaginai prodiguer des sévices sur le corps de mes bourreaux. [...] Quant à l'obsession sexuelle, je crois que le terme le plus juste serait : le désir d'être touché, brassé, secoué. D'être dans la vigueur de l'étreinte. Mes personnages veulent être validés et aimés, et exigent de la tendresse, en s'y prenant tout croche. Mon écriture, au final, tend à faire l'apologie du "tout croche", du "malhabile". (Bourdeau, 2016)

*Les Jérémies*, *Javotte* et *L'enfant mascara* répondent en effet à cet impératif du « tout croche », de la non-perfection. Les obsessions et l'hyper-expression des sentiments traduisent certes un besoin d'appartenance mais sans compromettre son identité, ses plaisirs. Qu'ils gardent leurs désirs secrets (comme Jérémie) ou les cris sur les toits (comme Larry/Leticia), les trois anti-héros s'investissent entièrement dans leur entreprise amoureuse, à leurs risques et périls. A l'heure où la jeunesse est bombardée d'images et de rhétoriques polarisantes, où l'acceptation est toujours un combat, Boulerice immerge le lecteur dans des univers autres pour redéfinir les contours de la norme. Sans prendre partie, sans moraliser, et en troublant toutes les lignes, les textes donnent à chacun la possibilité de s'identifier, plus ou moins, et d'être témoin de la diversité de notre époque. Alors, s'il est encore vrai que « la littérature de jeunesse reste méprisée par les élites culturelles et universitaires » (Prince, 2010), l'on peut opposer à cette déconsidération l'écriture boulericienne dans ce qu'elle convoque simultanément l'exigence littéraire et l'exigence sociale d'empathie et d'acceptation de la différence. Tout comme Naidoo note qu' « au besoin de plus de livres [queer] de qualités s'ajoute une exigence de plus de recherche sur les livres queer qui existent déjà » (Campbell Naidoo, 2013, p. 169), l'on peut espérer que la production francophone de tels ouvrages soit, elle-aussi, plus prolifique à l'avenir,

7 À la question de la catégorisation de sa littérature en tant que littérature gay, Boulerice remarque : « C'est certainement gênant ce que je vais avancer, mais les catégories, je m'en fiche un peu. On peut me cataloguer comme on le veut. Littérature de l'intime, littérature romantique, érotique, gaie, même horreur, pourquoi pas ! De manière générale, je n'ai jamais été confortable à m'inscrire dans une seule boîte, à m'insérer dans un unique carcan. Je me sens multiple. Alors d'être lu à travers différentes lunettes, ça me ravit, bien plus que l'inverse. Aucun malaise qu'on taxe ma littérature de "gaie", elle l'est peut-être à 40%. Elle n'est vraiment pas que ça... Mais, entre autres, oui. » (Bourdeau, 2016) Peut-être pourrions-nous aussi dépasser la catégorie de littérature d'enfance, car « elle n'est vraiment pas que ça ».

## Amours violents et passions dévorantes chez Simon Boulerice

et plus étudiée. En attendant, ces textes ont aussi le mérite de replonger des lecteurs moins jeunes dans l'esprit d'enfance, ce que Roger-Pol Droit définit comme étant « [a]ux antipodes de la suffisance et de la maîtrise, loin de l'arrogance des experts et de la confiance en soi » (Droit, 2017, p. 23). En accueillant un état de « commencement perpétuel, découverte sans fin » (p. 23), toutes les certitudes, les normes et croyances, sont remises en question.

## Références bibliographiques

- Bernèche, F. (2014). La violence dans les relations amoureuses chez les jeunes. *Enquête québécoise sur la santé des jeunes du secondaire 2010-2011* [En ligne], Institut de la statistique du Québec, 44, pp. 1-16. Consulté le 12-03-2017. URL : <http://www.stat.gouv.qc.ca/statistiques/sante/bulletins/zoom-sante-201405-44.pdf>
- Bettelheim, B. (1989). *The Uses of Enchantment*. New York : Alfred A. Knopf.
- Boulanger, L. (2016). Amour, tu me tueras. *Lapresse.ca* [En ligne], mise en ligne le 19-10-2016, consulté le 12-03-2017. URL : <https://www.lapresse.ca/arts/livres/critiques-de-livres/201610/19/01-5032083-simon-boulerice-amour-tu-me-tueras.php>
- Boulerice, S. (2009). *Les Jérémiaades*. Montréal : Leméac.
- (2012). *Javotte*. Montréal : Leméac.
- (2016). *L'enfant mascara*. Montréal : Leméac.
- Bourdeau, L. (2016). Entretien écrit avec Simon Boulerice. Non publié.
- Campbell Naidoo, J. (2013). Representation in Queer Children's Books. *Diversity in Youth Literature*. Chicago : American Library Association.
- Court, M. (2017). *Sociologie des enfants*. Paris : La Découverte, 2017.
- Darrault-Harris, I. (2011). L'adolescence ou les intermittents du corps. *Littérature* 2011/3, 163, 93-101.
- Droit, R.-P. (2017). *Esprit d'enfance*. Paris : Odile Jacob.
- Dumais, É. (2012). Javotte de Simon Boulerice. La méchante demi-sœur de Cendrillon. *Labibleurbaine.com* [En ligne], mis en ligne le 31-08-2012, consulté le 12-03-2017. URL : <https://www.labibleurbaine.com/litterature/javotte-de-simon-boulerice-la-mechante-demi-soeur-de-cendrillon/>



Loïc Bourdeau

- Freud, S. (2004). Deuil et Mélancolie. *Métapsychologie* [En ligne], *Sociétés*, 86, 7-19. Consulté le 12-03-2017.
- Lagasnerie, G. (2017). *Penser dans un monde mauvais*. Paris : PUF.
- Laurin, D. (2009). Oser le pathétique. *Ledevoir.ca* [En ligne], mis en ligne le 26-09-2009, consulté le 12-03-2017. URL : <https://www.ledevoir.com/lire/268729/oser-le-pathetique>
- (2012). En attendant Cendrillon. *Ledevoir.ca* [En ligne], mis en ligne le 15-09-2012, consulté le 12-03-2017. URL : <https://www.ledevoir.com/opinion/chroniques/359128/en-attendant-cendrillon>
- Lignier, W. et Pagis, J. (2017). *L'enfance de l'ordre*. Paris : Seuil.
- Michaud-Lapointe, A. (2012). Javotte de Simon Boulerice : Détruire la sororité, coûte que coûte, *Lesméconnus.net* [En ligne], mis en ligne le 16-09-2012, consulté le 12-03-2017. URL : <http://lesmeconnus.net/javotte-de-simon-boulerice-detruire-la-sororite-coute-que-coute/>
- Petrowski, N. (2012). Simon Boulerice : un enfant pas comme les autres ». *Lapresse.ca* [En ligne], mis en ligne le 10-11-2012, consulté le 12-03-2017. URL : <https://www.lapresse.ca/arts/spectacles-et-theatre/theatre/201211/09/01-4592274-simon-boulerice-un-enfant-pas-comme-les-autres.php>
- Prince, N. (2010). *La littérature de jeunesse*. Paris : Armand Colin [Kindle].